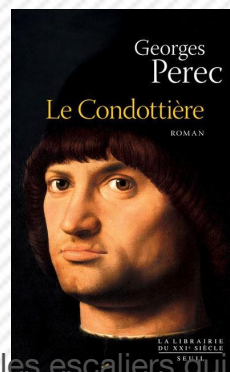




Le Condottière

GENCOD : 9782021030532

PASSAGE CHOISI



Madera était lourd. Je l'ai saisi sous les aisselles, j'ai descendu à reculons les escaliers qui conduisaient au laboratoire. Ses pieds sautaient d'une marche à l'autre, et ces rebondissements saccadés, qui suivaient le rythme inégal de ma descente, résonnaient sèchement sous la voûte étroite. Nos ombres dansaient sur les murs. Le sang coulait encore, visqueux, suintait de la serviette-éponge saturée, glissait en traînées rapides sur les revers de soie, se perdait dans les plis de la veste, filets glaireux, très légèrement brillants, qu'arrêtait la moindre rugosité de l'étoffe, et qui perlaient parfois jusqu'au sol, où les gouttes explosaient en tachetures étoilées. Je l'ai déposé au bas de l'escalier, tout près de la porte du laboratoire, et je suis remonté pour prendre le rasoir et éponger les taches de sang avant qu'Otto ne revienne. Mais Otto est rentré presque en même temps que moi, par l'autre porte. Il m'a regardé sans comprendre. J'ai battu en retraite, j'ai couru dans les escaliers, je me suis enfermé dans le laboratoire. J'ai cadenassé la porte et l'ai bloquée avec l'armoire. Il est descendu quelques minutes après, il a essayé de forcer la porte qui a résisté, il est remonté en traînant Madera. J'ai encore consolidé la porte avec l'établi. Il est revenu un peu plus tard. Il m'a appelé. Il a tiré deux coups de revolver dans la porte.

Tu vois, tu te disais peut-être que c'était facile. Personne dans la maison, personne aux alentours. Si Otto n'était pas revenu aussi vite, où serais-tu ? Tu ne sais pas, tu es ici. Dans ce laboratoire, comme toujours, et rien n'a changé, ou si peu. Madera est mort. Et quand bien même ? Tu es encore dans cet atelier souterrain, un peu plus en désordre simplement un peu plus sale. C'est le même jour qui filtre du soupirail. Le Condottiere, crucifié sur son chevalet...

Il avait regardé tout autour de lui. C'était le même bureau - la même plaque de verre, le même

téléphone, la même éphéméride sur son socle d'acier chromé. Il y avait toujours cette froideur rigoureuse, cet ordre strict du style dénudé, cette harmonie glacée des couleurs - le vert sombre de la moquette, le cuir fauve des fauteuils, l'ocre léger des tentures -, cette discrétion impersonnelle, les grands classeurs métalliques... Mais soudain la masse flasque du corps de Madera créait une impression grotesque, une fausse note, quelque chose d'un peu incohérent, d'anachronique... Il avait glissé de sa chaise et gisait sur le dos, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte figée dans une expression de stupeur idiote qu'avivait encore l'éclat terni d'une dent en or. De la gorge sectionnée, le sang jaillissait en saccades épaisses, ruisselait sur le sol, envahissait peu à peu la moquette, et cette tache diffuse, noirâtre, qui allait s'élargissant autour du visage de Madera, autour de ce visage d'une blancheur déjà suspecte, cette tache chaude, vivante, animale, prenait lentement possession de la pièce, comme si les murs déjà en étaient saturés, comme si cet ordre, cette rigueur tout à coup étaient bouleversés, anéantis, mis à sac, comme si plus rien n'existait que cette tache irradiante, que cette masse immonde et ridicule, ce cadavre épanoui, décuplé, illimité...

REVUE DE PRESSE

Le Point du 1er mars 2012

Ce qui est étrange, à la lecture, c'est la ligne qui relie ce roman pictural au Perec des Choses, prix Renaudot en 1965. Peinture ou meubles d'intérieur de la société de consommation, un moment du temps paraît condensé dans ses objets, comme si l'Histoire se figeait dans des artefacts. Mais derrière le paravent des apparences, il y a le creux d'une absence : le père tué au front en 1940, la mère disparue à Auschwitz, l'impossible portrait de famille. Dès lors, c'est le langage qui va devenir chez Perec le lieu d'une enquête ; à la fois saturer le réel pour le recréer comme un puzzle d'existences (La vie mode d'emploi) et interroger toutes ses possibilités combinatoires par le lipogramme (La disparition), le palindrome, la grille du cruciverbiste émérite que fut aussi Perec. Un tableau énigmatique ? Non, une histoire personnelle. Avant les historiens, ce sont les écrivains qui ont exploré les zones grises des années 40, de manière métaphorique chez Perec, de façon fuligineuse chez Modiano. Dans ce Condottière irreprésentable il y a comme un autoportrait.

L'Humanité du 1er mars 2012

L'oeuvre, la première que l'auteur a vraiment cherché à faire publier, était restée inédite... Le Condottière est-il un roman policier ? Oui, si l'on considère qu'il remplit scrupuleusement les clauses du contrat du genre. Mais, à l'image des tableaux que peint son héros, c'en est un «vrai-faux» avant la lettre. Très vite, il apparaît que la question centrale n'est pas le meurtre, mais le rapport complexe qui lie authenticité et vérité, invention et mensonge... Le roman entre profondément dans le détail de l'artisanat, qui constitue le socle de l'oeuvre. On aime prendre en flagrant délit de plagiat par anticipation de lui-même l'auteur de la Vie mode d'emploi et son personnage nommé aussi Winckler, l'artisan en puzzle qui fait en sorte que sa dernière création conduise à la mort son commanditaire.

Le Monde du 23 février 2012

N'éprouve-t-on pas un délicieux sentiment d'effraction à lire un texte resté pendant des décennies dans une armoire, une vieille malle ou même un tiroir ? C'est à ce geste que nous invitent les éditions du Seuil, qui publient le premier roman que Georges Perec avait envoyé à des comités de lecture (au Seuil, chez Gallimard), Le Condottière, écrit entre 1957 et 1960. Perec avait 20 ans...

Le roman est (presque) policier : un faussaire vient d'assassiner son commanditaire après avoir échoué à peindre une version nouvelle du Condottiere d'Antonello de Messine. De nombreuses pages reviennent sur la force étrange de ce visage. Comment se nomme le faussaire ? Gaspard Winckler. Le nom vous dit peut-être quelque chose. Dans W ou le souvenir d'enfance, il désignera un double bizarre à l'identité usurpée. Quand La Vie mode d'emploi commence, un autre Gaspard Winckler est mort depuis deux ans, qui fabriquait des puzzles à partir des aquarelles que lui envoyait son commanditaire. Ces deux homonymes entretiennent des ressemblances très serrées avec le Gaspard Winckler du Condottière.

Libération du 1er mars 2012

Le Condottière est le livre refusé d'un homme de 23 ans, Georges Perec, qui cherche à devenir un écrivain. C'est l'histoire d'un faussaire : tout écrivain naissant l'est par nécessité, admiration, regret. Certains le restent leur vie entière, ou le redeviennent. Comment faire pour être à hauteur, mais à distance, des livres qui vous font écrire ? C'est la question de tout homme pour qui l'écriture est la vie. C'est la question de Perec, en 1959, tandis qu'il écrit : «J'ai lu Moby Dick. Ce n'est pas la peine d'écrire si l'on n'a pas en vue la création d'oeuvres de cet acabit.» Son roman ne trouve pas la baleine blanche, mais il la cherche...

Nourri de plusieurs textes, le livre a été écrit entre 1957 et 1960. Ce que son auteur a composé jusque-là a été mis de côté ou refusé par des éditeurs. Troisième état d'un texte d'abord appelé Gaspard, le Condottière, il est achevé le 25 août 1960 à

Druyes-les-Belles-Fontaines, un splendide village de l'Yonne où Perec va régulièrement...

Le Condottière est la plateforme coléreuse et inaboutie des oeuvres à venir. Son mérite est de faire sentir l'état propre aux années 60, quand la vie entière était remise en cause par le langage. L'intimité voudrait être objectivée par la langue. Gaspard Winckler est un Hamlet à l'état verbeux. Le portrait le fascine parce qu'il fait travailler le sens le moins physique, la vue : le regard, rappelle Marilynne Heck dans Georges Perec, le corps et la lettre (José Corti), «joue un rôle central dans les intrigues» de Perec. Antonello de Messine a peint une tête minérale, violente, la tête d'un héros verni par le silence : c'est une figure de l'épopée et Perec célèbre alors «l'épique».

Le Nouvel Observateur du 23 février 2012

Le livre refait surface aujourd'hui, pour le trentième anniversaire de la mort de son auteur. Il sort en librairie le 1er mars, au Seuil. L'histoire : Gaspard Winckler, faussaire de son état, veut réaliser une copie du «Condottière», tableau peint en 1475 par Antonello de Messine. Il le fait pour le compte d'un certain Anatole Madera, qu'il assassine d'ailleurs dès le début du récit. On n'en dit pas plus, c'est une sorte de polar. La rédaction du livre s'est étalée entre 1957 et 1960. Perec n'a encore rien publié, mais il se dit déjà écrivain. Il compte déjà deux tentatives romanesques à son actif : «les Errants», écrit 1955 à 19 ans, manuscrit perdu; «l'Attentat de Sarajevo», écrit en 1957, refusé par Maurice Nadeau.

Lire, avril 2012

Le Condottière raconte le meurtre d'un galeriste par un faussaire lassé de sa vie. Un vrai-faux polar existentiel et ludique, édité pour la première fois, qui révèle déjà certaines obsessions du futur auteur des Choses...

Le Condottière s'interroge ainsi sur la frontière poreuse entre le faux et le vrai (au coeur d'Un cabinet d'amateur, dernier roman paru du vivant de Perec), entre le modèle et celui qui le dépeint -ce n'est pas un hasard si, au détour d'une page, Perec évoque Le Portrait de Dorian Gray... "Etre faussaire, ça veut dire que l'on prend tout chez les autres et que l'on ne donne rien de soi" ? Pas forcément, même si Gaspard Winckler (on retrouvera un personnage homonyme dans La Vie mode d'emploi et W ou le souvenir d'enfance) refuse de le voir,

sentant peut-être le temps passer trop vite.

EN SAVOIR PLUS SUR CE LIVRE

Consultez la fiche complète de ce livre sur PassageDuLivre.com

Commandez ce livre sur Fnac.com